

Emily Brontë

LES HAUTS DE HURLE-VENT

illustré par Charlotte Gastaut



illustres classiques l'école des loisirs



LES HAUTS
DE HURLE-VENT





Suivi éditorial : Olivia Karam
Conception graphique : Sébastien Pelon

ISBN : 978-2-211-30226-5

© 2019, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2010
Dépôt légal : novembre 2019
Imprimé en France par Pollina

Emily Brontë

LES HAUTS DE HURLE-VENT

*Traduit de l'anglais par Frédéric Delebecque
Abrégé par Boris Moissard*

Illustré par Charlotte Gastaut

illustres classiques l'école des loisirs



Préface

La littérature, comme le mariage, réserve des surprises. Prenez cette jeune tuberculeuse anglaise de vingt-neuf ans, contemporaine de la reine Victoria, fille de pasteur, ex-institutrice, pianiste inaboutie, poétesse à usage familial et qui n'est guère censée savoir du monde que ce que lui en ont appris ses chiens, animaux dont elle a fini par faire sa société courante.

La pauvre se met en tête de publier un roman, et vous vous attendez, de sa part, à une sorte de Lassie, chien fidèle parfumé à l'eau de rose. Mais voilà que, sous le pseudonyme masculin d'Ellis Bell, la frêle Emily Brontë vous sert un pitbull enragé, un molosse de trois cents pages qui vous saute à la gorge, tous crocs dehors et toutes babines fumantes.

Le choc est rude.

Wuthering Heights est une œuvre d'une férocité pour ainsi dire écumeuse, un tableau saignant des dilacérations humaines et sociales que produit le désespoir d'amour lorsqu'il est conçu comme une revanche à prendre, et vécu comme un carnage en règle.

La belle Catherine Earnshaw et le terrible Heathcliff nous rejouent sur leur lande le couple maudit de Tristan et Iseult en proie à la fatalité du philtre. La différence, c'est que l'amoureux du Yorkshire n'a pas le fair-play de son ancêtre de Cornouaille. À mille lieues des codes de chevalerie, c'est un voyou complet, un malotru sans foi ni loi, qui a juré la perte de deux familles et s'y emploie avec un cynisme dont on voit peu d'exemples littéraires. Seul, peut-être, l'affreux Philippe Bridau, dans *La Rabouilleuse*, pourrait rivaliser de méchanceté, si Balzac avait donné à son personnage la dimension de dégoût de soi-même et de malfaisance

romantique dont Emily Brontë a copieusement pourvu le sien.

Heathcliff fait peur. D'abord, d'où sort-il ? De quel atavisme explosif est-il le fruit détonant et détonnant ? Yeux sombres, cheveux sombres, peau mate, son type « bohémien » perturbe le congrès britannique du teint de nacre et du poil roux. Que fait ce radis noir au pays des endives ? Et cette violence qui l'habite, est-elle le résultat des sévices qu'il a subis enfant, malheureux fils adoptif élevé en garçon de charrue dans une maison de la gentry ? Ou découle-t-elle plus gravement d'une tare congénitale ? Le lecteur d'aujourd'hui, plongé dans toutes sortes d'actualités sensibles, tranchera entre l'inné et l'acquis et décidera si ce déraciné, ce discriminé, cet immigré est coupable ou victime : s'il mérite les rigueurs de l'arsenal répressif, ou s'il faut lui accorder les circonstances atténuantes.

Ce qui est sûr, c'est que Heathcliff est beau, fort, intelligent, audacieux et, quoique infréquentable comme peut l'être un vampire, superlativement doué de cette espèce de séduction ténébreuse à laquelle aucune femme ne résiste. En tout cas, pas Catherine Earnshaw, ni la pauvre Isabelle Linton, épouse de circonstance et proie facile. Ni d'ailleurs la romancière elle-même, qu'on soupçonne d'avoir fantasmé sa bête sauvage à la hauteur d'un idéal viril, et sur le modèle de son frère aîné Branwell, qui fut un très mauvais sujet.

Face au ravageur Heathcliff, la seule à garder la tête à peu près froide est la servante Nelly Dean, qui pourrait bien être le grand homme de l'histoire. Le combat qu'elle mène contre la brute d'un bout à l'autre du livre est celui du Bien contre le Mal. Lutte acharnée, constante, vaillante, tenace, sans rien d'obsessionnel. N'y cherchons pas l'assiduité maniaque d'un Achab pourchassant Moby Dick. Simplement Mrs Dean, « femme de charge », s'ingénie, entre deux récurages de casserole, à protéger ses maîtres des attaques du loup-garou. Elle s'efforce, au jour le jour, de tenir bon, de sauver ce qui peut l'être d'une paix domestique en péril ; et à cette tâche ingrate, voire risquée, elle fait preuve d'un courage et d'un sang-froid de champion homérique.

Dans le duo wagnérien qui interprète en virtuose *Les Hauts de Hurle-Vent*, une troisième voix s'élève, au nom du devoir ancillaire, qui finit par couvrir aussi bien les rugissements du ténor Heathcliff que la plainte de la soprano Catherine. Au fil du drame, on voit le contralto Nelly Dean voler peu à peu la vedette aux deux têtes d'affiche, pour se hausser finalement au rang de personnage central. C'est l'autre grande révélation de ce roman qui n'usurpe pas sa renommée de chef-d'œuvre.

Boris Moissard

~
Chapitre
premier
~

1801. – Je viens de rentrer après une visite à mon propriétaire, l'unique voisin dont j'aie à m'inquiéter. En vérité, ce pays-ci est merveilleux ! Je ne crois pas que j'eusse pu trouver, dans toute l'Angleterre, un endroit plus complètement à l'écart de l'agitation mondaine. Un vrai paradis pour un misanthrope : et Mr Heathcliff et moi sommes si bien faits pour nous partager ce désert ! Quel homme admirable !

– Mr Heathcliff ? ai-je dit. Mr Lockwood, votre nouveau locataire. Je me suis donné l'honneur de vous rendre visite pour vous exprimer l'espoir de ne pas vous avoir gêné par mon insistance à vouloir occuper Thrushcross Grange.

– Thrushcross Grange m'appartient, monsieur, a-t-il interrompu, et je ne me laisse gêner par personne quand j'ai le moyen de m'y opposer... Entrez !

Comme nous entrions dans la cour, il a crié :

– Joseph, prenez le cheval de Mr Lockwood ; et montez du vin.

Joseph est un homme âgé, très âgé, peut-être, bien que robuste et vigoureux.

– Le Seigneur nous assiste ! marmottait-il en aparté d'un ton de mécontentement bourru, pendant qu'il me débarrassait de mon cheval.

Wuthering Heights, Les Hauts de Hurle-Vent, tel est le nom de l'habitation de Mr Heathcliff, « *wuthering* » est un provincialisme qui rend d'une façon expressive le tumulte de l'atmosphère auquel sa situation expose cette demeure par temps d'ouragan.

Avant de franchir le seuil, je me suis arrêté pour admirer une quantité de sculptures grotesques prodiguées sur la façade, spécialement

autour de la porte principale. Au-dessus de celle-ci, j'ai découvert cette date : « 1500 », et ce nom : « Hareton Earnshaw ».

Une marche nous a conduits dans la salle de famille, sans aucun couloir ou corridor d'entrée. Cette salle est ce qu'on appelle ici la « maison » par excellence. Elle sert en général à la fois de cuisine et de pièce de réception. Mais je crois qu'à Hurle-Vent la cuisine a dû battre en retraite dans une autre partie du bâtiment. Au-dessus de la cheminée sont accrochés quelques mauvais vieux fusils et une paire de pistolets d'arçon ; en guise d'ornement, trois boîtes à thé décorées de couleurs voyantes sont disposées sur le rebord. À l'abri d'une voûte que forme le buffet, reposait une grosse chienne jaunâtre, de l'espèce pointer, entourée d'une nichée de chiots qui piaillaient ; d'autres chiens occupaient d'autres recoins.

L'appartement et l'ameublement n'auraient rien eu d'extraordinaire s'ils eussent appartenu à un brave fermier du Nord. Mais Mr Heathcliff présente un singulier contraste avec sa demeure et son genre de vie. Il a le physique d'un bohémien au teint basané, le vêtement et les manières d'un gentleman.

J'ai pris un siège au coin du feu, et j'ai occupé un moment de silence à essayer de caresser la chienne. Ma caresse a provoqué un long grognement guttural.

– Je vous conseille de laisser la chienne tranquille, a grogné Mr Heathcliff à l'unisson. Elle n'est pas habituée à être gâtée... elle n'a pas été élevée pour l'agrément.

Puis, se dirigeant vers une porte latérale, il a appelé de nouveau :

– Joseph !

Joseph a grommelé indistinctement dans les profondeurs de la cave, mais sans donner aucun signe de réapparition, de sorte que son maître a plongé pour l'aller chercher, me laissant vis-à-vis de la scélérate de chienne et d'une paire d'affreux chiens de berger à poil long. Je me suis malheureusement permis de cligner de l'œil et de faire des grimaces au trio, et l'une de mes expressions a tellement irrité madame qu'elle est

entrée soudain en furie et a sauté sur mes genoux. Je l'ai repoussée et me suis hâté d'interposer la table entre nous deux. Cette manœuvre a mis en émoi toute la meute. Tenant de mon mieux les plus forts des combattants en respect avec le tisonnier, je me suis vu contraint de demander tout haut l'assistance de quelqu'un de la maison pour rétablir la paix.

Mr Heathcliff et son domestique ont gravi les marches de la cave avec un flegme mortifiant : je ne crois pas qu'ils aient mis une seconde de moins qu'à l'accoutumée. Par bonheur, un habitant de la cuisine a montré plus de hâte. Une forte gaillarde, la robe retroussée, les bras nus, s'est précipitée au milieu de nous en brandissant une poêle à frire. Elle a manié cette arme avec tant d'à-propos que la tourmente s'est apaisée comme par enchantement et qu'elle demeurait seule, haletante, quand son maître est entré sur la scène.

– Que diable se passe-t-il ? a-t-il demandé.

– Que diable, en effet, ai-je grommelé. Autant vaudrait laisser un étranger avec une portée de tigres !

– Ils n'inquiètent pas les gens qui ne touchent à rien, a-t-il remarqué en posant la bouteille devant moi. Un verre de vin ?

– Non, merci.

Un sourire grimaçant a détendu les traits de Heathcliff.

– Allons, vous êtes troublé, Mr Lockwood. Prenez un peu de vin. Les hôtes sont tellement rares dans cette maison que mes chiens et moi ne savons guère les recevoir. À votre santé, monsieur !

Je me suis incliné en rendant la politesse. Je n'avais pas envie de continuer à fournir à cet individu de l'amusement à mes dépens. Lui, mû probablement par la prudente considération que ce serait folie d'offenser un bon locataire, a entrepris un discours sur les avantages et les inconvénients de mon lieu de retraite actuel. Je l'ai trouvé très informé des questions que nous avons abordées ; et, avant de rentrer chez moi, je me suis enhardi à proposer de renouveler ma visite demain.

~
Chapitre
II
~

Hier, l'après-midi s'annonçait brumeuse et froide. J'arrivai à la porte du jardin de Heathcliff juste à temps pour échapper aux premiers flocons d'une averse de neige.

Sur ce sommet découvert, la terre était durcie par une gelée noire et le vent me fit frissonner jusqu'à la moelle. Ne parvenant pas à enlever la chaîne, je sautai par-dessus la barrière et frappai pour me faire admettre, tant et si bien que les chiens se mirent à hurler.

La tête et la face vinaigrée de Joseph se montrèrent à une lucarne ronde de la grange.

– Qué qu'vous voulez ? cria-t-il. Le maître a descendu au parc à moutons. N'y a personne que la maîtresse, et é n'ouvrira point.

La neige commençait à tomber dru. Je saisisais la poignée du loquet pour faire un nouvel essai, quand un jeune homme sans veste, et portant une fourche sur l'épaule, apparut dans la cour derrière la maison. Il me héla en me faisant signe de le suivre et, après avoir traversé une buanderie et une cour pavée, nous arrivâmes enfin dans la grande pièce où j'avais déjà été reçu. Elle resplendissait délicieusement à la lueur d'un immense feu de charbon ; près de la table mise pour un plantureux repas du soir, je fus charmé d'apercevoir la « maîtresse », personne dont je n'avais pas encore soupçonné l'existence.

Elle fixa sur moi un regard froid, indifférent, excessivement embarrassant et désagréable.

– Vous n'auriez pas dû sortir, dit-elle en se levant pour prendre sur la cheminée deux des boîtes à thé peintes.

Jusqu'alors, elle avait été abritée de la lumière ; maintenant je

distinguais nettement sa silhouette et son visage. Elle était élancée, en apparence à peine sortie de l'adolescence ; des traits fins, des boucles blondes, et des yeux qui eussent été irrésistibles, si l'expression en eût été agréable.

– Vous a-t-on invité à prendre le thé ? demanda-t-elle en attachant un tablier sur sa robe noire très propre.

Elle balançait une cuillerée de thé au-dessus de la théière.

– J'en prendrai une tasse avec plaisir.

– Vous a-t-on invité ? répéta-t-elle.

– Non, dis-je en souriant à demi. Mais vous êtes tout indiquée pour le faire.

Elle rejeta le thé, la cuiller et tout le reste, et se rassit sur sa chaise avec un mouvement de dépit.

Cependant le jeune homme avait jeté sur son dos une veste extrêmement usée ; debout devant le feu, il me regardait du coin de l'œil, d'une mine à jurer qu'il y avait entre nous deux une haine mortelle inassouvie. Je commençais à me demander si c'était ou non un domestique. Son costume et son langage étaient grossiers, ses épaisses boucles brunes étaient négligées et hirsutes. Pourtant son attitude était dégagée, presque hautaine, et il ne montrait pas l'assiduité d'un domestique à servir la maîtresse de maison.

Au bout de cinq minutes, l'entrée de Heathcliff apporta, dans une certaine mesure, un soulagement à ma situation embarrassée.

– Vous voyez, monsieur, que je suis venu comme je l'avais promis ! m'écriai-je avec un feint enjouement, et je crains que la neige ne me retienne chez vous pendant une demi-heure.

– Une demi-heure ? Je me demande pourquoi vous avez choisi le fort d'une tourmente de neige pour venir vous promener jusqu'ici. Savez-vous que vous courez le risque de vous perdre dans les marais ?

– Je pourrais peut-être trouver parmi vos valets de ferme un guide, si vous pouviez m'en prêter un ?

– Non, je ne pourrais pas.

– Eh bien ! alors, j'en serai réduit à ma seule sagacité.

– Allez-vous faire l'thé ? demanda l'homme à l'habit râpé, détournant de moi son farouche regard pour le diriger sur la jeune femme.

– Faut-il en faire pour *lui* ? demanda-t-elle en s'adressant à Heathcliff.

– Préparez-le, voulez-vous ? fut la réponse, faite d'une façon si brutale que je tressaillis.

Le ton dont ces mots furent prononcés révélait une nature foncièrement mauvaise. Je n'avais plus envie d'appeler Heathcliff un homme admirable.

Quand les préparatifs furent terminés, il m'invita :

– Maintenant, monsieur, avancez votre chaise.

Et tous, y compris le rustique jeune homme, s'approchèrent de la table. Je pensai que, si ma présence avait jeté un froid, il était de mon devoir de faire un effort pour le dissiper. Il n'était pas possible que ces gens fussent tous les jours aussi sombres et aussi taciturnes.

– Il est étrange, commençai-je, que l'habitude puisse ainsi façonner nos goûts et nos idées. Beaucoup de gens seraient incapables de concevoir l'existence du bonheur dans une vie aussi complètement retirée que la vôtre, Mr Heathcliff ; pourtant, j'oserai dire que, entouré de votre famille, avec votre aimable épouse...

– Mon aimable épouse ! interrompit-il avec un ricanement presque diabolique.

J'aurais dû voir qu'il y avait une trop grande disproportion d'âge entre eux deux pour qu'ils pussent avec vraisemblance être mari et femme. L'un avait environ quarante ans. L'autre ne paraissait pas dix-sept ans.

– Mrs Heathcliff est ma belle-fille, dit Heathcliff.

Il dirigea sur elle un singulier regard : un regard chargé de haine...

– Ah ! certainement... je comprends maintenant : vous êtes l'heureux possesseur de cette fée bienfaisante, remarquai-je en me tournant vers mon voisin.

Ce fut encore pis. Le jeune homme devint écarlate et ferma le poing.

– Pas de chance dans vos conjectures, monsieur, observa mon hôte. Aucun de nous n'a le privilège de posséder votre bonne fée ; son époux est mort. J'ai dit qu'elle était ma belle-fille ; il faut donc qu'elle ait épousé mon fils.

– Et ce jeune homme n'est...

– Pas mon fils, assurément.

– Mon nom est Hareton Earnshaw, bougonna l'autre ; et je vous conseille de le respecter !

Je commençais à me sentir indubitablement peu à ma place dans cet agréable cercle de famille. Le repas terminé, je m'approchai de la fenêtre pour examiner le temps. Un triste spectacle s'offrit à ma vue : une nuit obscure tombait prématurément, le ciel et les collines se confondaient dans un violent tourbillon de vent et de neige épaisse.

– Je ne crois pas qu'il me soit possible maintenant de rentrer chez moi sans un guide, ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Les routes doivent avoir déjà disparu. Que faire ? continuai-je avec une irritation croissante.

Ma question demeura sans réponse. En jetant un regard autour de moi, je ne vis que Joseph qui apportait un seau de porridge pour les chiens, et Mrs Heathcliff penchée sur le feu, qui s'amusait à faire brûler un paquet d'allumettes. Après avoir déposé son fardeau, Joseph grinça d'une voix chevrotante :

– Je m'demandions comment qu'vous pouvez rester là à vous chauffer, quand tous y sont dehors ! Mais vous n'êtes qu'eune prop'à rien, et vous irez dret chez l'diable, comme vot'mère avant vous !

Je m'imaginai un instant que ce morceau d'éloquence était à mon adresse. Passablement en colère, je m'avançai vers le vieux drôle. Mrs Heathcliff m'arrêta par sa réponse.

– Vieil hypocrite médisant ! répliqua-t-elle en prenant sur un rayon un grand livre foncé. Je vais vous montrer mes progrès dans la magie noire... vous verrez. J'ai l'œil sur vous !

Joseph, tremblant d'une sincère horreur, s'enfuit en priant. Je pensai que la jeune femme avait dû se livrer à une sorte de sinistre plaisanterie ; à présent que nous étions seuls, j'essayai de l'intéresser à ma détresse.

– Mrs Heathcliff, indiquez-moi quelques repères qui me permettent de rentrer chez moi !

– Suivez le chemin par lequel vous êtes venu, répondit-elle. Je ne peux pas vous escorter. Ils ne me laisseraient pas aller jusqu'au bout du mur du jardin.

– Vous ! Je serais désolé de vous demander de franchir le seuil, par une nuit pareille, m'écriai-je. Je vous demande de persuader Mr Heathcliff de me donner un guide. Il n'y a pas de valets à la ferme ?

– Non.

– Alors, il en résulte que je suis forcé de rester.

– J'espère que ce sera pour vous une leçon de ne plus entreprendre à la légère d'excursions dans ces montagnes, cria de l'entrée de la cuisine la voix forte de Heathcliff. Quant à ce qui est de rester ici, je n'ai pas d'installation pour les visiteurs.

– Je peux passer la nuit sur une chaise dans cette chambre, proposai-je.

– Non ! Il ne me convient pas de laisser à quelqu'un la libre disposition de la pièce quand je ne suis pas là pour surveiller.

Cette insulte mit ma patience à bout. Je laissai échapper une exclamation de dégoût et, passant devant lui, je me précipitai dans la cour. Dans ma hâte, je me heurtai contre Earnshaw.

– Je vais aller avec lui jusqu'à l'entrée du parc, dit-il.

– Tu iras avec lui en enfer ! s'écria son maître. Et qui soignera les chevaux, hein ?

Joseph était assis assez près pour entendre, occupé à traire les vaches à la lueur d'une lanterne, que je saisis sans cérémonie ; je lui criai que je le renverrais le lendemain, et je courus à la porte de sortie la plus proche.

– Maître, maître ! Y vole la lanterne, cria le vieux en me poursuivant dans ma retraite. Hé ! Gnasher ! Hé ! Chien ! Hé ! Wolf !

Comme j'ouvrais la petite porte, deux monstres velus me sautèrent à la gorge, me renversèrent, et la lumière s'éteignit pendant que le gros rire de Heathcliff et de Hareton mettait le comble à ma rage et à mon humiliation. Heureusement, les bêtes paraissaient plus enclines à agiter la queue qu'à me dévorer vif ; mais je dus rester à terre jusqu'à ce qu'il plût à leurs maîtres de me délivrer. Alors, sans chapeau et tremblant de colère, j'ordonnai à ces mécréants de me laisser sortir.

Heathcliff continuait de rire, moi de pester. Je ne sais ce qui aurait mis fin à la scène, s'il n'y avait eu à proximité une personne plus bienveillante que mon hôte. C'était Zillah, la robuste femme de charge, qui finit par sortir pour s'enquérir de la nature du tumulte. N'osant s'attaquer à son maître, elle dirigea son artillerie vocale contre le plus jeune des deux drôles.

– Eh bien ! Mr Earnshaw, s'écria-t-elle. Allons-nous massacrer les gens sur le seuil de notre porte ? Regardez le pauvre garçon, il étouffe ! Allons, calmez-vous.

À ces mots, elle me versa tout à coup une pinte d'eau glacée dans le cou et me poussa dans la cuisine. Mr Heathcliff m'y suivit et sa gaieté accidentelle disparut rapidement pour faire place à son habituelle morosité.

Je me sentais extrêmement mal, la tête me tournait et j'étais faible ; ainsi je me voyais obligé malgré moi d'accepter l'hospitalité sous ce toit. Mon hôte dit à Zillah de me donner un verre de brandy, puis passa dans l'autre pièce. Tout en me témoignant sa sympathie pour ma triste situation, Zillah exécuta les ordres de son maître, puis me conduisit à un lit.